

ROBERT LÉVY-FLEUR

Notice lue par LOUIS CARPENTIER

Lorsque nous arrivons au troisième feuillet du Livre d'Or du Barreau de Paris — ce Livre d'Or dont nous ne saurions témoigner assez de reconnaissance à notre ami Etienne Carpentier — nous lisons ces lignes :

Lévy-Fleur (Robert-Pierre-Auguste), né le 10 décembre 1886 à Charleville (Ardennes), Docteur en Droit, Sciences juridiques (1911). — Diplômé de Sciences pénales. — Lauréat de la Faculté : mention honorable au concours de thèses (1912). — Inscrit au Stage le 21 juillet 1908. — Ancien secrétaire de la Conférence, années 1913-1914. — Lieutenant au 330^e Régiment d'Infanterie. — Tué au combat de Houdelaucourt-Spincourt (Meuse) le 24 août 1914. — Croix de guerre. — Chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume.

Citation : *Officier très méritant, plein d'entrain, mortellement blessé par un éclat d'obus qui lui a brisé les reins, au combat du 24 août 1914.*

J'avoue n'avoir que peu connu Lévy-Fleur avant la guerre, n'ayant guère pratiqué à cette époque de la profession que ce qui est l'obsession du stagiaire : la signature du samedi...

C'est à sa pauvre mère, à qui m'unissent à présent les plus déchirants souvenirs, que je dois les renseignements biographiques qu'il m'est permis de vous apporter aujourd'hui.

Originaire de Sainte-Marie-aux-Mines, sa famille, après la douloureuse séparation de 1871, avait dû s'expatrier.

Et cette famille de filateurs avait donné à la magistrature de la Seine un homme éminent, son père, M. Paul Lévy-Fleur, que nombre d'entre nous ont certainement connu.

Elevé dans les principes rigides de la vieille Alsace, le fils ne pouvait qu'être le reflet vivant de la mémoire du père.

Elève de Lakanal, il joint à la grande facilité de travail et d'assimilation un véritable tempérament de sportif. Il veut voir et étudier de près les maîtres qui oppriment son Alsace ; c'est ainsi qu'il va passer une année à l'Université de Bonn. Il fréquente les groupements d'étudiants allemands et, pour bien montrer que les Français ne redoutent pas leurs rapières, il n'hésite pas à se battre en duel, ce qui lui vaut la cicatrice réglementaire derrière l'oreille, cicatrice dont il ne songe d'ailleurs à tirer aucun fol orgueil, à son retour en France.

Puis, en même temps qu'il suivait les cours de psychiatrie de la Salpêtrière, il prend ses grades : Docteur en Droit, diplôme de Sciences pénales. En 1912, enfin, il est lauréat de la Faculté et obtient une mention honorable au concours de thèses.

Son cœur généreux l'avait poussé à s'occuper de l'enfance. Sa thèse sur *la Politique criminelle des Anglais concernant l'Enfance et l'Adolescence* fut très remarquée et lui valut les félicitations de ceux qui s'occupent de la protection de l'enfance.

C'est alors qu'il arrive au Palais, entre au cabinet de Maurice Bernard, et voit le succès couronner sa juvénile ardeur par l'admission au Secrétariat de la Conférence, en 1913.

Il poursuit sa carrière, double les étapes en faisant des conférences sur l'enfance, en écrivant à *Lois et Sports*, en envoyant au *Journal* des contes et poésies, en ébauchant même plusieurs petites pièces qui n'ont pas vu le feu de la rampe mais que des mains pieuses conservent précieusement.

La guerre le surprend en plein épanouissement.

Le 4 août 1914, dans une des casernes de Mayenne, je retrouve Lévy-Fleur, mon supérieur de plusieurs galons. Le hasard nous plaça dans la même compagnie.

Et je revois encore ce grand garçon d'abord assez distant, à la franchise nette — cependant gai, primesautier quand on le connaissait mieux — remplissant en maître son office de lieutenant dans l'affolement des préparatifs du départ.

Le dimanche suivant, nous partions pour l'Est.

Dès son arrivée à Verdun, il écrit à sa mère son enthousiasme : *On dit qu'on a repris Mulhouse. Ce serait trop beau ! quel rêve !* »

Malheureusement, il faut déchanter. Nous apprenons que notre régiment actif, le 130^e, qui nous coudoie, a, le 11 août, dans une affaire d'avant-garde, eu 117 tués ! Cette hécatombe arrache à l'un de nos camarades, un instituteur, ces admirables lignes que je m'en voudrais de ne pas citer :

« Affaire de Mangiennes,

« Heureux et enviable sort des pauvres amis !

« On blâme ici leur imprudence payée si chère.

« Ils se sont heurtés aux mitrailleuses allemandes placées de l'autre côté de l'Othain. La rivière était trop profonde. On les a exterminés.

« Les hommes ne se troublent point à ces nouvelles. Nous vengerons nos amis. Vaincre ou mourir.

« Tous, nous voulons une superbe vengeance... tous...

« Fraternité de ces jours sublimes où instituteurs et curés se causent comme de vieux amis. »

Il est bon, n'est-il pas vrai, mes chers camarades, de relire parfois cet « appel des morts ». Et n'est-il pas plus que jamais de circonstance ?

Le 17 août, nous voyons le feu pour la première fois, et le triste cortège des blessés, et le spectacle affligeant des tués.

Comme le danger rapproche les âmes, nous commençons, Lévy-Fleur et moi, à nous sentir plus en intimité. Nous popotions ensemble ; j'eus même, un jour, l'honneur d'un matelas dans une petite chambrette mise à notre disposition par un brave curé de la Meuse.

La guerre se révèle pour nous : longues et épuisantes étapes, travaux de tranchées ou plutôt modestes levées de terre, nuits sans sommeil et surtout attente cruelle des nouvelles des siens...

Plus le danger nous étreignait, plus Lévy-Fleur conservait cette sérénité, cette froide maîtrise de lui-même qui faisait mon admiration.

Il devait, j'imagine, trouver cette fermeté d'âme dans le culte qu'il nour-

rissait — sous un scepticisme apparent — pour la famille, pour sa mère qu'il chérissait tout particulièrement, lorsqu'il lui demandait de croire à *la conscience d'un brave garçon qui, se souvenant de l'admirable vie d'un papa alsacien, ne veut pas démeriter.*

Témoin encore cette lettre qui fut peut-être écrite le matin même de sa mort, et que je n'ai recueillie qu'en tremblant des mains de la pauvre maman à qui elle est adressée et qui est, vous en jugerez, une page sublime.

Ma chère petite maman,

Un ciel merveilleux, le canon qui tonne, les canons qui roulent sur la route, une confiance générale absolue, la certitude de lutter pour la plus noble cause, tout est un gage de victoire.

Je ne puis pas te donner d'indication plus précise. Ne t'inquiète pas, écris-moi. Aime-moi et surtout reste calme comme doit l'être une bonne maman lorraine.

Ton Bob.

Quand, au soir du dimanche 23 août, nous allâmes prendre les avant-postes au passage à niveau de Spincourt, après une dure journée de manœuvres sous les volées de shrapneils, ce fut avec le même sang-froid qu'il donna à sa section les ordres de combat pour le lendemain.

Au réveil, après avoir vainement attendu le ravitaillement pendant vingt-quatre heures — il nous fallut déterrer des betteraves pour tromper la faim — le combat s'engage par un copieux arrosage d'obus de 150 qui, pour nous, étaient une nouveauté.

En face de nous, un village se met bientôt à flamber. Puis le tir s'allonge et, vers midi, les obus commencent à fouiller le remblai de la voie ferrée derrière lequel s'abrite la troupe. Les rafales se précipitent, semant la mort et la terreur. Tout se pulvérise, tout vole en éclats, ballast et rails. Un homme, non loin de là, est littéralement empalé au sol par un morceau de rail.

A mon poste, je vois bientôt arriver Lévy-Fleur, encourageant les hommes qui tiennent bon ; il vient m'annoncer que le capitaine est gravement blessé, qu'il prend le commandement de la compagnie. Pour me parler, il se couche à mes côtés, abrité, comme moi, derrière un sac d'homme. Au même instant, un bruit infernal, une vision d'épouvante... Plus rien.

Je me retrouve plus loin. Je reprends mes esprits. Je me tâte. Du sang. Une blessure au pied... et pourtant, je marche.

J'appelle Lévy-Fleur. Personne. Un homme me fait signe. Et je vois mon lieutenant, celui dont la guerre avait fait mon ami, accoté le long de la haie du chemin de fer.

Je m'approche. Il est couvert de sang. Il a toute sa connaissance : « Mon pauvre vieux, me dit-il, je suis foutu... Mes papiers... la compagnie... ma mère... ma mère... » Je le rassure. Peine perdue. Sa blessure, hélas ! ne pouvait pas pardonner...

Et les hommes — ce qui restait de la compagnie — sur qui s'acharnait le tourbillon de mort, se tournaient vers moi les yeux hagards, comme des bêtes traquées, implorant un ordre. Il fallait, coûte que coûte, tenter de sauver ce qui restait des vivants !

Je laissai Lévy-Fleur sous la garde du sergent-major.

Quand, après avoir dégagé la compagnie, je pus revenir auprès de lui — une demi-heure plus tard, sans doute — je retrouvai notre malheureux camarade avec une blessure nouvelle et en pleine agonie.

Ces dernières minutes, celles des ultimes pensées, furent affreuses, et je vous demande d'en conserver pour moi seul le souvenir.

Il s'en est allé, avec le même calme qu'il avait toujours montré, n'ayant de pensée que pour sa pauvre mère dont il entrevoyait déjà l'indicible chagrin et qui restait — ainsi qu'elle l'a écrit à M. le bâtonnier Henri-Robert — « la dernière épave d'un foyer qui fut si heureux, à qui il faudra pour vivre autant de courage qu'il en a fallu à son fils pour mourir ».

C'est le cœur déchiré que, le 28 août, dans une lettre adressée à M. le bâtonnier Henri-Robert, j'eus le bien triste privilège, je crois, d'annoncer à l'Ordre ses deux premiers tués connus, Robert Lévy-Fleur et Roger Beynet Saint-Marc.

Lévy-Fleur avait été porté disparu.

Cependant, il avait été enterré par les Allemands et fut retrouvé, en août 1919, à quelques centimètres sous terre, au milieu d'une dizaine de ses hommes. Les fleurs des champs leur servaient de linceul. Son portefeuille était demeuré intact, sur lui, avec les louis d'or qu'il contenait ; j'ai pu en retirer quelques cartes de visite...

Si, mes chers camarades, vous prenez un jour le train de Conflans-Jarny à Longuyon, vous verrez le long de la voie ferrée, à deux kilomètres avant d'arriver à Spincourt, un monument qui porte cette inscription :

A la mémoire du lieutenant
Robert LÉVY-FLEUR
et des soldats du 330^e Régiment d'Infanterie
tombés à cette place le 24 août 1914.

Ce monument a été élevé par Mme Lévy-Fleur sur l'emplacement où son fils et les braves gars de la Mayenne ont payé, de leur sang, leur dette à la Patrie.